

Solidarité et altérité

Mesdames, Messieurs,

Commentant votre belle devise « *Servir d'abord, servir autrui* », votre Gouverneur, dans le dépliant consacré à l'année 2010/2011, s'interroge sur « qui est autrui ? », et suggère que c'est bien sûr ceux qui sont proches, mais aussi de plus lointains, et conclut en rappelant ce qu'est votre programme pour cette année, « *Rapprocher les continents* ». Elle ne mentionne pas, mais on m'a dit que ce serait l'année prochaine, « *Embrasser l'humanité* ». Splendide formule pour décrire une splendide ambition. Mais il n'y a pas, me semble-t-il, que les autres continents qui peuvent apparaître comme lointains. C'est dans ce contexte que nous sommes, avec madame Grimm, convenus que je vous parlerai des rapports entre solidarité et altérité.

Solidarité. Qu'est-ce à dire ? Autrefois cette expression avait essentiellement un sens juridique : être solidairement, avec quelqu'un d'autre, tenu de dettes ; l'obligation *in solidum*. Elle en est venu à prévaloir, peut-être pour en éviter d'autres (charité, compassion, générosité, sympathie, bienveillance, fraternité –le troisième terme de la devise de la République-) en vue de désigner la capacité à s'intéresser à son semblable, à lui prêter attention, en un mot à s'ouvrir à lui, à ouvrir les yeux sur lui, à lui ouvrir ses oreilles, peut être ses bras, sa table, sa bourse,(ça n'est déjà pas si mal, on peut faire mieux, mais aussi moins bien). Les vieilles expressions qui exprimaient la même ouverture se sont usées ; celle-ci sans doute s'usera aussi ; le processus est déjà engagé , on le sent bien quand il est question d'un ministère de la solidarité ou, pire, d'une certaine opposition entre *logique de la solidarité* et *logique de l'assurance*, recoupant, en matière de protection sociale, la distinction entre

financement par l'impôt et financement par des cotisations ou des primes ; ce qui a tout de même l'avantage de donner à entendre que, dans les sociétés contemporaines, il existe non seulement différentes formes de solidarité (en direction d'une ou de plusieurs personnes, d'un groupe plus ou moins restreint ou d'une collectivité plus large), mais aussi une solidarité spontanée, choisie, par opposition à une solidarité institutionnelle, pour partie évidemment contrainte, pour partie aussi consentie, dès lors qu'on est membre de la collectivité qui l'organise et où existent en principe vote et liberté d'expression. Quoi qu'il en soit, le mot est là, et on voit bien ce qu'il recouvre.

Altérité ? La portée du concept n'est pas plus facile à expliciter de façon totalement transparente. L'altérité, c'est l'Autre, ce qui n'est pas identique, ce qui ne se réduit pas au Même, ou, si l'on préfère, la différence, au sens profond du terme, qui peut séduire, mais plus souvent surprend, choque, rebute, révolte.

Mon propos sera dans un premier temps de faire valoir que la solidarité ne va pas de soi, qu'être solidaire n'est pas la chose la plus naturelle du monde, et que l'altérité, la différence, rend la démarche de solidarité encore plus difficile. J'essaierai dans un deuxième temps de vous convaincre que la véritable solidarité *passé par*, mieux, *trouve sa raison d'être dans* l'acceptation de la différence, dans une sortie de soi en direction d'autrui et non dans une réduction d'autrui à soi. Je vais essayer de suivre ce cheminement sans succomber à la dérive prêcheuse à laquelle le sujet peut, si l'on n'y prend garde, se prêter. Et, pour ce faire, d'évoquer avec vous quelques références théoriques philosophiques, anthropologiques, littéraires, juridiques, mais aussi des expériences vécues.

-I- Être solidaire ne va pas de soi, mais l'être avec quelqu'un de différent implique un supplément d'efforts

A L'homme en effet n'est pas naturellement porté à prêter attention à son semblable, et, s'il le fait, à lui être secourable. Le mythe du *bon sauvage* qui a eu cours à partir du 16ème siècle chez un certain nombre d'auteurs (Montaigne), et s'est épanoui au 18ème siècle notamment, avec Jean-Jacques Rousseau, n'est qu'un mythe. Sans doute serait-il excessif de soutenir, comme cela l'a aussi été, que *l'homme est un loup pour l'homme*, mais il faut bien admettre tout d'abord qu'une humanité en proie à la rareté, à la lutte pour la vie, a

longtemps vécu, plutôt que sous le signe de la solidarité, sous le signe de la concurrence, pour l'accès aux denrées alimentaires, aux pâturages, aux terres, à l'espace, et à toutes les sortes de biens. Sans doute une certaine solidarité entre démunis a-t-elle toujours existé et existe-t-elle toujours, mais seulement dans certaines conditions ; et dans certaines limites ; pour les conditions, la soumission à une même oppression, les camps (hitlériens, staliniens), ou aux mêmes catastrophes naturelles, mais ça n'est pas toujours le cas ; pour les limites, la menace vitale, le cannibalisme des Tibétains dans les prisons chinoises où ils n'étaient pas nourris. Une très belle pièce mise en scène par Peter Brook, tirée du livre de l'ethnologue anglais Colin Turnbull « *Les IKS, un peuple de fauves* », est à cet égard éloquent : elle montre comment un peuple pacifique, généreux, hospitalier de l'Afrique orientale, après qu'il ait été touché par la famine, change du tout au tout, et devient féroce.

Il faut bien admettre aussi que l'abondance n'est pas, elle non plus, toujours propice à la solidarité, soit qu'un sorte d'angoisse habite ceux qui y sont parvenus, qui sont coupés du sort commun, de retomber dans celui-ci, soit qu'ils en viennent au contraire à se considérer comme d'une autre espèce. Dans un cas comme dans l'autre se manifeste une tendance à creuser la distance avec les démunis, c'est le « *manger contre* » des grands propriétaires des marches de l'Est dont parle Witold Gombrowicz, cet écrivain polonais qui a quitté la Pologne à la veille de la guerre et n'y est jamais rentré.

A quoi il faut ajouter que, dans certaines cultures, existent des obstacles culturels, coutumiers ou religieux : les castes indiennes. Le film « *Tonnerres lointains* » dont je ne sais plus s'il est de Mirinal Sen ou de Satyajit Ray, le dernier je crois, qui se passe en Inde en 1942 ou 1943, au moment de la bataille de Birmanie (les tonnerres, c'est le bruit de bombardiers qui vont affronter les Japonais), montre un brahmane humaniste que le spectacle des paysans touchés par la famine – l'Inde connaît des difficultés d'approvisionnement - remplit de compassion, mais qui ne peut tendre une écuelle d'eau à un intouchable assoiffé, car les intouchables sont impurs. Le Moyen Age chrétien a connu des préventions semblables à l'égard des lépreux, en dépit des préceptes évangéliques, d'où le caractère spectaculaire du geste de Saint François d'Assise embrassant un lépreux. Ces préventions ont perduré à l'âge classique, et touché de nombreuses catégories, pas seulement de malades, mais de

réprouvés ; de là l'originalité de la démarche de St- Vincent de Paul à l'égard des galériens, des *gibiers de potence*.

Et ce n'est pas tout. Du désir de solidarité, de l'élan solidaire à la pratique de la solidarité, il y a une distance qu'il faut franchir, qu'on ne parvient pas toujours à franchir. Parce qu'on est pris par ses propres problèmes. Parce qu'on est pris par le temps, et que ceci peut conduire, conduit toujours plus ou moins inévitablement à méconnaître *le temps de l'autre*, ses urgences. Je ne sais plus si c'est à Mario Soldati ou à Elio Vittorini, qui sont tous deux des écrivains italiens, que l'on doit cette histoire d'un homme ému par la détresse d'une famille où une petite fille est menacée de mort par une pneumonie et le manque de médicaments. Il lui donne de l'argent, il compte en donner régulièrement, mais il est pris par des problèmes affectifs compliqués ; il laisse du temps s'écouler alors que des médicaments, il en faut tous les jours, et, quand il repense à nouveau à la petite fille, elle est morte. C'est dans un registre voisin que les personnages de la Cerisaie de Tchekhov, à qui il faut évacuer leur maison de famille qu'ils ne peuvent plus entretenir, y oublient, lorsqu'ils la ferment, leur vieux majordome.

Et puis la solidarité « engage » : on risque d'y *passer le corps*. Il faut à cet égard faire justice au beau précepte taoïste « *Pratique la bienveillance sans te retourner* ». Ce précepte est incontestablement très fort s'il veut dire « *ne t'admire pas dans l'exercice de la bienveillance, ne te regarde pas dans la glace ; ne te vante pas d'être bienveillant* (le même précepte figure dans l'Evangile) ; *ne recherche pas des manifestations de gratitude* ». Il est plus ambigu s'il incite à méconnaître l'exigence de continuité, de ponctualité, qui s'attache à l'exercice de la solidarité. J'ai, jeune marié, eu quelques difficultés avec ma femme à qui il arrivait de compléter dans un supermarché le pauvre cabas d'une vieille femme, de l'accompagner dans la chambre occupée par celle-ci au sommet d'un immeuble, de lui faire visite, une fois, deux fois, pas trois. Il ne faut pas créer des attentes qu'on n'est pas disposé à satisfaire durablement, si pesante que puisse se révéler l'assiduité dans l'exercice de la solidarité. Les sept pages par semaine que je reçois depuis dix-sept ans d'une femme âgée handicapée que j'ai autrefois reçue à ma permanence remplissent maintenant deux valises ; je ne suis pas toujours ponctuel dans mes réponses à ses lettres, mais j'ai compris que je ne pouvais cesser d'y répondre. Ma fille a, pour décrire sa relation avec les Tziganes auxquels elle s'intéresse,

une formule qui traduit bien les vertiges qu'on peut incontestablement ressentir face à de semblables situations : « *C'est sans fin* ». Peut-être bien est-ce de cela que tente de rendre compte la chanson de Barbara « *Ah ! Pour mes frères ça ira, j'ai fait ce que j'ai pu faire* ». Mais autant il ne faut pas présumer de ses forces, autant l'impuissance, je reviendrai sur ce point en parlant de Levinas, ne doit pas être tenue pour une excuse à l'abstention.

B- Etre solidaire est naturellement plus difficile encore quand survient l'obstacle de la différence. La différence, plus encore qu'exclure l'intérêt, peut éveiller la répugnance. Il y a, dans un livre de Montherlant, je ne sais plus lequel, qui est un auteur incontestablement altier, cynique peut être, une célèbre histoire : celle de la chienne de Colomb-Bêchard. L'auteur a rencontré dans un café du sud algérien ou marocain, une sorte d'épave dont l'aspiration est de rentrer en métropole, mais qui n'a pas les moyens de se payer le transport. Il songe à l'aider. Mais l'homme, un jour, en sa présence, caresse une chienne galeuse. Il ne l'aidera pas. Dans un registre voisin, le médecin de famille de mon enfance qui était la générosité incarnée, qui ne faisait pas payer ses patients impécunieux, qui mettait de surcroît sans difficulté la main à la poche pour aider les mêmes à finir leur mois ou pour remplir la sébille d'un clochard, ou d'un musicien des rues, ne donnait jamais aux accordéonistes. La répugnance que l'on ressent, ou qu'on voudrait voir partagée. Je pense à cette électricienne qui m'avait manifesté de la sympathie à cause du RMI, à cause de personnes de sa connaissance que j'avais aidées, et qui, après m'avoir vu à la télévision parlant des Tibétains, a rompu avec moi solennellement en me reprochant mon gout pour *les Tibétains, les homosexuels et les vivisecteurs* (je vois d'où venaient les Tibétains, pour le reste je n'ai jamais vraiment compris). Les Tibétains la révulsaient. Les éléments susceptibles de faire obstacle à la solidarité comme retraçant une différence inassimilable, insurmontable, peuvent tenir à l'apparence, pas seulement la couleur, mais l'allure, la physionomie, le vêtement, la façon de s'exprimer, les manières de table, les relations avec l'autre sexe, ou les adultes, ou les enfants, la religion, la culture, la façon d'exprimer sa souffrance.

Et ce genre de révulsion peut porter atteinte même à des solidarités familiales. C'est l'homme ou la femme qui trouve soudain son conjoint intolérablement vulgaire. Soit il l'a découvert tout seul, soit d'autres le lui ont fait sentir ; Nietzsche « *Cet homme me semblait respectable et mûr pour saisir le sens de la terre, mais lorsque je vis sa femme, la terre me*

sembla une demeure pour les insensés ». C'est ce grand père, officier humaniste, qui m'avait demandé conseil pour l'adoption à laquelle souhaitait procéder son fils, et qui, quelque temps après que cette adoption ait abouti, m'a fait part de sa déception, et demandé si il n'était pas possible de rendre l'enfant.

Ces exemples sont extrêmes. Il est en général plus facile de se sentir porté vers quelqu'un de proche, de la même famille, du même groupe social, de la même profession, du même pays. En partie parce qu'on s'attend à ce que cette proximité s'accompagne d'une ressemblance, à ce que cet être proche ne soit pas tout à fait autre : « *Comme tu me ressembles, comme je t'aime* » ; cette phrase était la phrase clef d'un beau film d'il y a trente ans, « *Ma sœur, mon amour* », suédois, dont l'héroïne était la très belle actrice Bibi Andersson, qui racontait une histoire d'inceste entre frère et sœur. L'appel de la ressemblance crée toujours un climat peu ou prou incestueux.

Et si tu ne me ressembles pas ? M'est-il, en ce cas, encore possible de t'aimer ? (au sens chrétien du terme : *aimer son prochain*). M'est-il possible d'éprouver que nous participons d'une humanité commune ? Ou bien cela m'est-il impossible quand bien même nous serions astreints à une condition commune. Vous vous souvenez de moments difficiles entre les trois prisonniers (le titi parisien, l'aristocrate, le juif qu'incarnaient Jean Gabin, Pierre Fresnay et Dario, je crois), dans « *La grande illusion* ».

Reste une question qui sous-tend toujours plus ou moins la propension à la distance vis-à-vis de ses semblables dans le besoin : « Quelle est l'origine du besoin ? », ce que l'on appelle quelquefois *la question de l'aléa moral*. La Cour suprême suédoise ou l'une des Cours suprêmes suédoises, a il y a un demi-siècle, rendu une décision à laquelle il m'est souvent arrivé de faire référence : « quand quelqu'un est dans le besoin ce n'est plus le moment de rechercher quelle est la source de ce besoin, mais de s'employer à le combler ». Il n'est pas surprenant cependant que l'on soit plus naturellement porté à se monter généreux à l'égard des associations de lutte contre le cancer qu'à l'égard de celles qui viennent en aide aux prisonniers (voir la campagne un peu provocante dans le métro de Paris montrant un détenu derrière des barreaux, et tentant d'interpeller la générosité publique en faisant un rapprochement avec les animaux ; c'était à la fois fondé et sans doute peu habile).

Aux difficultés que soulève la différence dans la prise de conscience et la mise en œuvre de la solidarité, il y a naturellement des exceptions : le personnage d'un roman américain « *Le retour du peau rouge* » de Saül Friedländer est peu à peu devenu insupportable à sa femme : « *Il ne s'intéresse, dit-elle, qu'à deux choses : l'ordre dans la cuisine et les libertés dans le monde* ». Le fait est qu'en ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, la mise au jour d'un équilibre relève parfois de la gageure, On connaît des militants de toute sorte de causes fort nobles, qui sont des parents ou des conjoints abandonnistes, laissant croupir les leurs dans la solitude, si ce n'est dans le besoin. Entre l'égoïsme forcené, sinon pour soi, du moins pour les siens, dont aussi bien ceux qui vivent dans l'abondance que ceux qui vivent dans la rareté sont capables de faire preuve, et sont fréquemment enclins à faire preuve, et la prodigalité, il s'agit de trouver le chemin.

-II- Plus encore qu'elle ne passe par l'acceptation de la différence, la véritable solidarité trouve, de fait, sa raison d'être dans l'expérimentation de la différence, et de différentes sortes de différences

A Pourquoi en effet, peut-on se demander, *être solidaire* ? Pour recevoir quelque chose en retour ? C'est l'échange de bons procédés, l'espoir de réciprocité, dans une relation bilatérale ou circulaire, le pari sur une contagion de la bienveillance, ou encore la recherche du prestige, la constitution d'une clientèle, *le salut* des croyants de toutes espèces, ou le désir de faire honneur au genre humain des humanistes athés ?

Aucune de ces raisons n'est vraiment convaincante. La solidarité a fondamentalement à voir avec la complémentarité. Il y a de cela dans l'idée *d'esprit d'équipe*. Encore que cette notion, qui alimente une autre campagne publicitaire, très politiquement correcte (équipes médicales, équipes de petites danseuses, ouvriers de travaux publics, comportant la proportion convenable de noirs, de jaunes, de verts, pour les femmes et les handicapés je ne suis pas sûr), puisse prêter à différentes sortes de confusions.

La solidarité a aussi à voir avec cette idée que la différence est au cœur de la condition humaine L'écrivain italien Erri de Luca a, dans sa relecture de la Bible (« *Un nuage comme un*

tapis »), montré que Babel n'est pas une malédiction, mais une bénédiction divine. Victor Segalen aussi, ce médecin ami de Gauguin, qui a réduit les épidémies de fièvre jaune juste avant la guerre de 14 en Chine centrale, et est mort dans la forêt de Brocéliande en lisant Shakespeare: « *Donne nous le div , pas le divin, mais le divers, car le divin n'est qu'un jeu d'homme ... et le divers est ton œuvre* ». Le Coran : « *Dieu nous a fait différents qu'il en soit remercié* ». Ou Goethe encore : « *Le monde est grand, c'est pour que nous soyons en lui dispersés* ». Je veux, et on peut, je pense, comprendre « *dissemblables* ».

De bons esprits contemporains ont d'ailleurs fait valoir que l'expérience de cette différence/dissemblance commençait au cœur même de la famille. Je pense à Monseigneur Rouet, évêque de Poitiers, irrité peut-être par le slogan selon lequel la famille serait « *la cellule de base de la société* » déclarant dans une interview à un quotidien local : « *Mais non, mais non, sûrement pas ça ; peut-être en revanche quelque chose de beaucoup plus important, le lieu d'apprentissage de la solidarité dans la différence, une différence qu'on ne choisit pas, mais qu'il faut assumer* ». Vaste programme. Indépendamment même des alliances matrimoniales, ou de l'adoption, dont je parlais tout à l'heure. Je pense à la petite sœur mongolienne de ma très belle filleule avocate ; au petit frère lourdement handicapé de deux élèves à moi inspecteurs des finances. Ou encore aux deux frères Daniélou, le cardinal et l'hindouiste, ostentatoirement homosexuel, qui disait que leur mère, fondatrice de plusieurs institutions religieuses, et qui avait épousé, Dieu sait pourquoi, un politicien radical-socialiste, regardait ses enfant comme des bâtards.

Plus largement, il faut toujours avoir en tête que l'existence d'une condition humaine englobant tout l'humain est une découverte récente, pas d'ailleurs totalement achevée. Le nom d'homme est, dans beaucoup de peuplades primitives, réservé aux membres du groupe. Cela a continué dans la Grèce antique, à Rome ; esclaves, femmes, étrangers, n'étaient pas tout à fait considérés comme appartenant à la même humanité. A tout le moins a-t-on peiné et peine-t-on encore à reconnaître que tous les membres de l'espèce, si tant est qu'il n'y en ait qu'une, puissent avoir la même capacité à aimer, à souffrir. Il faut méditer la belle formule d'Henri Michaux, poète belge, par laquelle se termine le poème commençant ainsi « *Si la nuit de vos noces vous plongez votre femme tout habillée dans un puits, elle se dit tiens tiens, c'est donc ça le mariage ! voilà pourquoi on en tient la pratique si secrète* », et se termine par « *mais*

moi je n'ai pas pu continuer, car j'ai plus de douleur dans le corps des autres que dans le mien »
Plus de douleur dans le corps des autres ! Autant ne serait déjà pas si mal. Le personnage du rémouleur d'Elio Vittorini dont j'ai déjà parlé, dit quelque chose d'assez semblable : « Nous souffrons. De quoi souffrons-nous ? Nous souffrons de la douleur du genre humain »

Mais sans doute est-ce Emmanuel Levinas, philosophe d'origine lithuanienne né à Kovno en 1906, mort en France en 1995, dont l'œuvre s'est abreuvée à la fois à celle de Husserl, à celle de Heidegger, et aux sources juives, qui a le plus fortement tenté de faire valoir dans un certain nombre de livres, en particulier « *L'humanisme de l'autre homme* » en quoi nous sommes (au contraire de la formule de Caïn, « *qu'as-tu fait de ton frère ? - Je ne suis pas responsable de mon frère* »), responsables de nos semblables. Responsabilité illimitée, urgence de la responsabilité, impossibilité de se soustraire à notre responsabilité en invoquant notre impuissance, impossibilité de se soustraire à notre responsabilité sans garder de cette désertion une trace indélébile. A telle enseigne que :

« Le mal c'est prendre la responsabilité de refuser les responsabilités ». « Le bien c'est l'obéissance à un autre, qui demeurera autre ».

B Un autre qui demeurera autre. Et qui le demeurera, ajoute encore Levinas, parce que « *entre l'un que je suis et l'autre dont je réponds, bée une différence sans fond* », et que d'appartenir à cette communauté qu'est le genre humain ne résorbe pas cette différence.

Autrement dit, être solidaire ce n'est pas, ce ne peut être tenter de réduire l'autre au même, vouloir qu'il devienne votre réplique, qu'il épouse vos façons d'être. On ne peut être utilement solidaire, peut-être ne peut-on pas l'être du tout si on est obsédé de normalisation. En ce sens la solidarité a à voir avec l'hospitalité, encore que l'hospitalité soit une démarche très compliquée qui comporte une dimension de mise à distance, alors que la solidarité suppose l'abolition d'une certaine forme de distance, mais pas non plus celle de toute distance.

On reconnaît là ce qu'a été pendant des siècles l'erreur de la démarche missionnaire. A l'opposé de la collecte des fétiches pour les brûler ou les vendre, se situe désormais un tout autre message, celui du père Dournes, par exemple, chez les Jorai, montagnards du Vietnam, « *Au plus près des plus loin* ». Ou, en un autre sens, celui des prêtres martyrs de Tiberine.

La question de la normalisation, du contrôle social, des désirs tutélaire abusifs, a beaucoup occupé, un peu moins aujourd'hui, je ne sais pas s'il faut s'en inquiéter ou non, les penseurs de l'action sociale. Il demeure fondamentalement vrai qu'on ne socialise, ou resocialise pas en normalisant, ni d'ailleurs, à l'inverse, en laissant dans l'illusion qu'ils pourront vivre une culture de liberté dont ils n'ont pas les moyens, ou que la société ne tolèrera pas, les ressortissants de n'importe quel groupe social. Pas trop de déférence, mais juste ce qu'il faut de déférence pour composer, disait, avec un mélange de dérision et de respect aussi bien pour les cibles de l'action sociale que pour la société un des commentateurs du RMI. Ce qui vaut pour les populations du Quart-monde (« *La pauvreté historiquement constituée* » disait le père Wresinski) vaut naturellement pour les nomades, les Roms, les populations aborigènes, comme celles auxquelles je me suis, il y a quarante ans, intéressé en Guyane, au Surinam et au Brésil, en tentant de faire valoir qu'on ne passe pas de l'âge de pierre à la condition de citoyen ordinaire.

J'ajouterai, même si le temps me manque maintenant pour développer cet aspect d'une question qui vous intéresse (il a été ce matin question de coopération décentralisée), que la coopération internationale, elle aussi, doit s'interdire les procédés de mise en tutelle, de conditionnalité qui ne peuvent se révéler fructueux ; et que la dimension d'ingérence que comporte toute coopération internationale doit rester limitée.

Deux questions, tout à la fois juridiques et de société, doivent également être comprises sous cet angle : la question de la laïcité, et celle des deux visages du principe d'égalité.

« *La laïcité*, disait Jaurès, *c'est la fin de l'infaillibilité d'Eglise ou d'Etat, en un mot la fin des réprochés, c'est le système qui doit permettre à des gens qui ne tomberont jamais d'accord de tout de même vivre ensemble* ». Il est dommage qu'on ait peiné souvent, et qu'on peine à nouveau aujourd'hui, plus que jamais, à rester fidèle à cette interprétation.

S'agissant du principe d'égalité, on ne saurait réduire celui-ci à son premier visage : *l'exigence de traitement identique des gens dans des situations identiques*. Il ne faut jamais oublier le second : *l'exigence de traitements différents, autant que nécessaire, des gens dans des situations différentes* ; car un traitement identique serait un traitement inégal.

Un certain nombre de sociologues, Adorno en particulier, ont, au reste, s'interrogeant sur les formes que revêt l'universalisme, justement fait valoir qu'il y a un « bon » et un « mauvais » universalisme, l'universalisme qui écrase la différence, et refuse de s'appuyer sur elle pour favoriser la fécondité d'un dialogue entre détenteurs de cultures différentes. Le second chasse trop souvent le premier, celui dont un écrivain portugais (Miguel Torga) a donné l'une des meilleures définitions possibles : « *L'universalisme c'est le local moins le murs* »

En conclusion je voudrais d'une part revenir très brièvement à Lévinas pour le rapprocher d'un poète que vous connaissez, Rainer Maria Rilke ; et d'autre part, et ce que je comprends de vos activités de cet après-midi m'y aurait incité, même si je n'y avais pas été spontanément porté, m'interroger et vous interroger sur les nouveaux champs auxquels il revient peut être à notre génération, et aux suivantes, d'élargir la pratique de la solidarité.

Levinas, je vous ai tout à l'heure livré un concentré de ses plus belles formulations, parle beaucoup du « *visage de l'autre* ». Du « *face à face* » qu'il oppose au « *côte à côte* » (c'est de fait une des ambiguïtés de l'idée d'esprit d'équipe qu'elle laisse de côté le face à face et met l'accent sur un côte à côte dont Levinas souligne à juste titre les dangers). C'est, dit ce philosophe, le visage de l'autre qui me fait être humain, qui me permet de m'insérer dans le temps, d'avoir un avenir, d'avoir un fils. Rainer Maria Rilke disait à sa manière quelque chose d'assez semblable de portée sans doute plus restreinte, mais il est toujours permis d'élargir la portée d'une belle formule, « *Enfin, à regarder ton visage, ce visage jamais employé s'emploie* ».

Il n'est pas absurde, enfin, de se demander si l'on peut aujourd'hui se permettre de continuer à penser, avec quelque ferveur et sincérité que ce soit, la solidarité comme devant être exercée à la seule échelle de l'espèce humaine. La souffrance animale existe, la souffrance de la nature aussi dont l'homme est resté partie, plus qu'il ne le pense, car il croit plus que cela n'est vrai s'en être dégagé. Il me semble que cela appelle l'émergence d'une **solidarité du vivant** ; qu'il n'y a pas nécessairement contradiction entre les préoccupations de la SPA et celles de l'Observatoire des prisons, ni entre celles de Green Peace et d'Amnesty International.

Il y a certes des priorités et des urgences, mais je citerai à nouveau ma fille « *tout cela est sans fin* », et qu'il en soit ainsi ne doit pas être une source de découragement, mais contribuer à nous convaincre qu'il faut se lever tôt pour faire tout à la fois vite et bien, sans jamais s'imaginer que le terme de l'effort est proche.

Jean-Michel Belorgey